

À mon père

Ceux qui vivent sont ceux qui luttent.

Victor Hugo, *Les Châtiments*

Enfants perdus de Franche-Comté

*Le pouvoir, sans le consentement de ceux sur
lesquels il est exercé, est une duperie qui jamais ne
dure longtemps, un équilibre éminemment fragile
entre la peur et la révolte, et qui se rompt d'un coup
quand suffisamment d'hommes prennent ensemble
conscience de partager le même état d'esprit.*

Maurice Druon

Daniel Picq

Enfants perdus de Franche-Comté



ÉDITIONS
CABÉDITA
2024

REMERCIEMENTS

L'auteur tient à exprimer toute sa reconnaissance à Gérard Raedler, qui l'a accompagné dans la réalisation de cet ouvrage.

Les Éditions Cabédita bénéficient d'un soutien de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024.

Couverture: Guerre 1939-1945. Enfants évacués de Paris à la gare d'Austerlitz, 31 août 1939. © Albert Harlingue / Roger Viollet

© 2024. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13B – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-979-9

Rue Vivre libre !

La rue de Tolbiac semble vouloir retenir ses passants, comme si chaque porte cochère allait soudainement s'ouvrir afin de leur montrer ce qui se trame pour chasser l'occupant.

Chaque pas que Thérèse Durieux fait dans la chaleur parisienne de ce soir de juin 1942 a un but précis : vivre libre ! Cet objectif personnel en ces deux mots simples s'inscrit dans sa tête comme un impératif d'urgence ; Thérèse a la rage ancrée au plus profond d'elle. Vivre libre ! Ces mots se réveillent dans ses pensées, comme après un long sommeil forcé. Elle va d'un bon pas sur ce trottoir parisien de la rue de Tolbiac, elle marche vers la place d'Italie. Sa robe de mousseline marron, ornée de petites fleurs blanches, s'épanouit dans un mouvement gracieux qui accompagne le rythme de ses pas.

Thérèse, c'est sûr, c'est une fille courageuse... Vous rendez-vous compte ? Porter une telle robe est une provocation ! Dans ces mois d'occupation, il est trop tôt pour s'habiller ainsi. Ce n'est pas encore le vrai printemps, celui de liberté ! Les robes de mousseline des autres femmes attendent dans les armoires comme les drapeaux tricolores qui orneront un jour les balcons de la rue. Pour le moment, dans ces armoires, tout est rigoureusement plié, repassé, angles tirés aux quatre coins, comme on fait un lit militaire. Seuls quelques boules de naphthaline ou petits sacs provençaux de lavande viennent contrarier les plis qui ne se déplieront qu'au jour où arriveront les libérateurs. Ces libérateurs que l'on attend sans illusion parce que ce serait trop beau ! Ce n'est pas parce que Thérèse Durieux porte une robe de mousseline que les autres passantes de la rue vont se retourner sur ses pas. Elles sont habillées sobrement et leurs

vêtements ne donnent en aucun cas le signe d'un printemps libérateur. Tout est proprement rangé, vous dis-je, en attente, derrière le secret des portes cochères de la rue de Tolbiac.

Vivre libre! Thérèse reste persuadée qu'une fois réveillés ces deux mots sortiront de leur profond coma dans lequel la botte allemande les a plongés. Vivre libre! Un slogan de vie qui cadence son pas alerte sur le trottoir, comme pour créer un mouvement d'encouragement.

Thérèse donnerait bien une part de sa vie pour voir s'afficher, ne fut-ce qu'un instant, ces deux mots, «vivre libre», inscrits sur toutes les plaques à la place des noms de rues aux quatre coins de Paris; le moindre boulevard des beaux quartiers, la plus grande des avenues des berges de la Seine, la plus petite impasse montmartroise, voire une des minuscules ruelles du Marais porter fièrement boulevard, avenue, impasse ou ruelle Vivre libre! Elle marche tout en poussant sa bicyclette et imagine, fière, le sourire au bord des lèvres, rue Vivre libre inscrit sur la plaque d'émail bleue à l'angle de la rue de Tolbiac. Cela aurait de l'allure, non? Mais pour l'instant, dans la chaleur de ce soir de juin 1942, le tumulte parisien laisse plutôt entrevoir de nouvelles indications peintes à la hâte en lettres noires sur fond blanc. Ces nouveaux mots, il n'y a aucun doute, indiquent la présence des occupants. Ils sont inscrits sur de vulgaires panneaux de bois en forme de flèches. Les Allemands les ont installés et désormais ils trônent plantés là, sur les grandes artères de la ville, indiquant la Kommandantur. Il y a des mots, des indications plus occupantes les unes que les autres, telle que *Ortslazarett* de la Pitié; on peut deviner leur signification, on les voit partout. À chaque carrefour, on trouve cette multitude de panneaux, amoncelés les uns sur les autres, annonçant par exemple la direction de l'état-major allemand: *General Stab der Luftwaffe Paris*. Des mots qui font peur pour certains et qui rassurent pour d'autres! Parfois comme en faction au pied de cette guirlande de panneaux, un soldat immobile reste planté là, dans la chaleur écrasante, sous son casque métallique qui lui sert de four ou de parasol,

c'est selon. En s'approchant un peu, on devine un regard perdu, un regard qui n'est pas à l'ordre qu'on lui a donné de surveiller la circulation. Thérèse ne sait pourquoi elle pense que, peut-être, ils ne sont pas tous comme leurs chefs ; que, peut-être, ce soldat aussi voudrait vivre libre dans ses contrées allemandes, dans sa ville ou dans sa ferme, dans son usine, au plus près de ses racines.

En soupirant, elle contourne l'occupant en place avec dédain et marche en poussant sa bicyclette dans les rues où chaque passant qu'elle croise peut être allié ou ennemi de la rue Vivre libre.

Pour cet objectif de vie en liberté, il faut des meneuses et des meneurs, des femmes et des hommes courageux. Thérèse Durieux en est une. Elle est combattante, elle renonce difficilement. Elle semble être une femme toute simple, discrète, une femme aux grands yeux noirs dans lesquels on devine la révolte. Une femme comme on en croise beaucoup dans ces premières années de conflit. C'est justement dans la couleur de ses yeux que l'on devine son refus de la fatalité et son opiniâtreté. Nul ne sait, même pas l'armée d'occupation, que derrière ce grand regard volontaire, il y a le courage et la force inébranlable de ne pas renoncer, mais de mettre l'occupant dehors et retrouver les matins calmes, à Paris ou ailleurs, afin que les femmes et les hommes marchent debout. En la voyant marcher de si belle allure, on pourrait croire que ces deux mots « vivre libre » lui crient :

– Vas-y, bats-toi, nous sommes avec toi ! Tant de femmes et d'hommes avant toi se sont battus pour nous ! Toi, Thérèse Durieux, née en 1918 d'un père parti à la guerre, combattant du plateau de Craonne et mort en cette fin 1917, toi, tu vas, d'un pas déterminé dans les rues de Paris, exécrant les claqueurs de bottes fanatisés par un fou et venus pour anéantir notre liberté. Même si nous sommes des mots, nous accompagnons toutes les femmes et tous les hommes qui refusent l'intolérable ! Nous irons là où tu voudras bien nous mener. Mais pour l'instant, nous sommes avec toi et nous gravons nos deux mots dans ta volonté, bien cachés derrière les très jeunes rides de ton front.

Le piano de la cave

Thérèse, résistante, est aussi musicienne. Devenue pianiste après de longues années d'études au conservatoire de la rue Monge, elle en a fait sa profession. Depuis l'âge de quatre ans, sa vocation ne l'a jamais quittée. Du piano ? Toute petite elle en jouait déjà ! Sur les genoux de Lisou, sa grand-mère. Quand on joue du piano à l'âge de quatre ans, on ne peut atteindre les pédales de sourdine ou de forte avec les pieds. Elle prenait alors Thérèse sur ses genoux et, quand il le fallait, elle activait elle-même les pédales du Pleyel, laissant les dix petits doigts voyager sur les touches blanches et noires, histoire déjà de se créer ses premiers univers musicaux.

Thérèse n'a jamais pu s'éloigner de ses gammes et de son piano. Si d'autres enfants abandonnent les longues soirées d'études d'une partition parfois rébarbative, Thérèse, elle, aidée, réconfortée par sa grand-mère, a toujours trouvé un plaisir particulier à poser ses doigts sur les touches noires et blanches de ce piano familial tout le temps de son enfance. Aujourd'hui, à l'âge de presque 25 ans, elle poursuit de manière quotidienne le travail de ses doigts, de ses mains, sur les touches de ce Pleyel, qui ont perdu de leur blancheur à cause du soleil d'innombrables saisons. Lisou n'est plus là, le temps est passé, mais, parfois, suivant la partition choisie, elle retrouve le souvenir de sa présence.

Elle ressent son parfum rassurant, elle revoit ses deux mains aux taches de rousseur empoigner les siennes afin de leur servir de guide sur les touches du Pleyel.

Ce sont de doux moments de l'enfance, qui la rassurent et qui, comme les deux mains de son aïeule sur le piano, la guident et la réconfortent.

Parfois, elle redécouvre une œuvre déjà interprétée il y a des années. C'est sur ce piano, fabriqué dans un autre siècle et qui trône dans le petit salon de son domicile, qu'elle prépare ses concerts ou qu'elle dispense ses leçons de plus en plus rares, à cause de la guerre.

Quand les bruits de la rue se mêlent aux grincements des roues du métro sur les rails de la station proche, ils montent alors jusqu'à la fenêtre ouverte du petit salon de Thérèse. Je vous jure qu'en réponse à tout cela il est bon d'entendre de la cour les gammes s'échapper de la fenêtre et batailler contre ces bruits de rails et de tumultes citadins. C'est aussi cela la ville ! C'est aussi cela Paris ! La fenêtre ouverte, Thérèse joue ; quand elle n'a pas de répétitions planifiées ou d'élèves matinaux, c'est ainsi qu'elle travaille, c'est ainsi qu'elle assouplit ses doigts, en montant et descendant la gamme.

Avant la guerre, il lui arrivait de donner quelques concerts dans les halls des grands hôtels, comme au Lutetia. Maintenant, les officiers allemands s'y retrouvent le soir, après leur dur labeur journalier, en menant à bien leur mission d'occupation. Ils s'abandonnent aux distractions parisiennes en fréquentant les salons. Thérèse refuse de jouer en ces lieux ; mieux encore, elle ne souhaite plus se produire là où les Allemands prennent plaisir et bon temps. Elle prétexte devant son agent artistique l'envie de jouer pour un public averti, dans une salle de concert prévue à cet effet. Non, les coupes de champagne, les seaux regorgeant des meilleurs millésimes ne font rien à son obstination ! Si ces officiers se font très vite au raffinement de notre capitale, elle ne souhaite pas, tout du moins pour eux, être un des maillons dudit raffinement. Après les fameux concerts de salons de grands hôtels, une fois le programme achevé, ces messieurs se retrouvent, un verre de nos célèbres bulles à la main. Il n'est pas question d'offrir sa musique à ce public. Elle laisse passer son tour en faisant pester de rage son agent qui croit beaucoup en elle. La mort dans l'âme, il donne la place de premier piano à une autre musicienne. Elle se contente des revenus de ses cours. Thérèse résistante ? Bien sûr...

Si elle n'offre pas sa musique dans les grands hôtels, elle se produit en revanche dans les caves. Enfin dans des caves un peu particulières. Cette occasion s'est présentée l'année précédente...

C'était au printemps. Thérèse donnait chaque dimanche comme premier piano, au kiosque des Champs-Élysées, le concert dominical prévu pendant toute la saison. Des curieux, des habitués, des promeneurs, des mélomanes, mais peu d'Allemands venaient écouter le concert. Étaient programmés, ce dimanche-là, quelques extraits d'œuvres de Mozart et de Chopin. En bas du kiosque, un officier était là. Après le concert, elle le remercia poliment non sans être agacée par les compliments qu'il faisait quant à son délicat toucher musical. Il voulait en savoir plus sur son talent et poursuivre cette rencontre dans un club fermé rue Pierre-Charron. La manière très sèche qu'elle eut de lui répondre intrigua un autre homme, assis au premier rang dans l'ombre des platanes, qui venait, lui aussi, chaque dimanche, écouter le concert. Curieusement, il faisait plus que l'écouter. Il applaudissait en la dévisageant. Chaque dimanche à 16 h, après chaque concert de la saison, le même officier essayait encore et toujours le refus de Thérèse de poursuivre cette rencontre en club fermé. À être témoin de cette scène au fil des dimanches, l'autre homme, celui de l'ombre des platanes, celui du premier rang, le prétendu mélomane voyait son idée être confirmée: par le refus systématique que délivrait Thérèse à l'officier allemand, il comprit qu'elle ne souhaitait pas, comment dire, se rapprocher de l'occupant. Thérèse aurait pu accepter de suivre cet Allemand et, par son intermédiaire, jouer pour les grandes occasions, en deux mots servir la culture musicale dans ce beau Paris occupé en fortifiant elle-même sa notoriété montante. Il n'en était rien, elle voulait afficher sa détermination. C'était donc le moment pour l'homme de l'ombre du premier rang de tenter de l'accoster. Le dimanche suivant, il la suivit et, sans l'effrayer, au moment où elle accrochait sa sacoche de partitions à son porte-bagages et enfourchait sa bicyclette pour rentrer chez elle, il s'approcha d'elle. Après

Table des matières

RUE VIVRE LIBRE!.....	7
LE PIANO DE LA CAVE.....	10
GARE D'ORSAY.....	15
AU CAFÉ VOLTAIRE.....	19
JUSTINE! MES ENFANTS!.....	24
DEUX ENFANTS SEULS.....	29
LE TRAIN DE LA CROIX-ROUGE.....	32
DIJON, PONTARLIER.....	38
ENTRE MORTEAU ET PONTARLIER.....	43
LE 25 AOÛT 2004.....	47
LA MAISON-DES-RUCHES.....	51
LA FERME BELIOZ.....	57
À GRAND-COMBE.....	63
RÉSIDENCE SOLEIL D'AUTOMNE.....	66
LE RELAIS DES ROCHES.....	74
LE MALAISE.....	79
LE VIEUX JOURNALISTE.....	83
ROMAIN.....	90
PARIS... IL Y AVAIT LONGTEMPS!.....	94
LE MONSIEUR DE L'ACCIDENT.....	99

LE BATEAU-MOUCHE.....	103
SORTIR DE LÀ!.....	104
RETOUR À BASSIGNET.....	112
L'ANNIVERSAIRE DE JEAN.....	117
LES RETROUVAILLES.....	123
PAULINE AUX GENTIANES.....	131
L'INAUGURATION DES GENTIANES.....	140
LISTE DES ŒUVRES CITÉES.....	145
TABLE DES MATIÈRES.....	147